

Les Insurgés

Abdelkader Raho

Les Insurgés

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12273-1

Il n'y qu'une liberté, et son nom sera toujours
écrit avec les lettres du sacrifice et du deuil.

Hafid Aggoune

Chapitre I

Quotidiennement, l'armée colonialiste ne différenciail pas entre innocents et révolutionnaires. Aussi l'inévitable se produisait chaque jour. La guerre impitoyable était là. Le monde se contrefi-chait de ce qui pouvait se produire en outremer.

Dans la matinée du 25 août 1955, la guerre en Algérie faisait rage. Des centaines de citoyens mourraient chaque jour.

Corps frêle ; un visage brun, des cheveux frisés, de grands yeux noirs insoucians ; vêtu d'un short noir, une chemise blanche aux manches retroussées sur ses petits bras ; un jeune enfant d'une douzaine d'années descendait de la colline empruntant un chemin de fortune. Il marchait lentement. L'esprit distrait, le regard à l'horizon ; laissant derrière lui, sous un îlot d'arbustes, une maison rustique qui émergeait tel un bateau sur une mer houleuse.

Le soleil était déjà très haut dans le ciel. Et sur son chemin, auprès de la mosquée ; il remarqua un attroupement. Des hommes, en burnous blanc et djellabas noires, grouillaient. Des glapissements de voix s'élevaient jusqu'à lui. Au beau milieu de cet

atroupement, un vieil homme, aux gestes mesurés, semblait tenir un discours. Timidement, l'enfant s'était rapproché davantage. La voix rauque du vieillard résonnait à ses oreilles : « Que devrions-nous faire maintenant pour éviter la prison à nos enfants ? Ils seront emprisonnés et nous ne les reverrons jamais ; s'ils restent encore dans le village. Nous ne pouvons continuer à vivre de la sorte. Les Colons piétinent notre dignité. Nous devons réagir, relever nos têtes et prendre des décisions qui s'imposent. » Murmures et grognements fusaient de la foule. Les gens ou plutôt ces futés indigènes d'Algériens avaient cette maudite manie de ruminer longtemps avant de passer à l'action. Puis un homme d'une trentaine d'années, à l'allure fière, se dressa sur la pointe des pieds pour prendre la parole. Narguant, tout en dominant la foule, le regard perçant ; il dévisageait à tour de rôle ses compagnons, leur soufflant presque aux visages : des mots sonnants qui provoquaient des sentiments de révolte dans les esprits de ces pauvres âmes ; trop souvent humiliées et désabusées. La bourse des chagrins et des injustices était pleine. Elle débordait même. Les déchirures profondes. Le mal était semé dans ce monde cruel et injuste.

L'enfant, apparemment désintéressé par cet événement, poursuivit son chemin. Il se retrouva, au bout de quelques minutes après, tout près de la poste du village. Là, la vie semblait se poursuivre normalement. Les habitants se démenaient à leurs

occupations quotidiennes, sans pour autant être indisposés, semblerait-il, par les tracas de cette maudite guerre. Il remarqua dans le coin de la ruelle qui lui faisait face, ses camarades de classe : Ahmed, Otmane et Moulay qui jouaient aux billes. Il prit part au jeu, mais sans grand enthousiasme. L'air soucieux et désintéressé. Malgré lui, il repensa encore à l'homme de la foule en essayant de comprendre son discours. Des pensées diverses traversèrent son esprit. Et, au fond de lui-même, un désir de révolte le poussait à se manifester contre cette existence misérable.

Les ténèbres de la nuit s'étaient emparées du village. Kader se retournait continuellement dans son lit singulier, constitué d'une simple peau de mouton et d'un vieux bourabah. Il entendait la respiration régulière de sa mère allongée près de lui. Son père étant absent depuis de longues dates. Il était parti au Sud pour travailler, lui répétait souvent sa mère, avec un air empli d'amertume. Cela faisait déjà plus de six mois. Chaque fois qu'il y pensait, son cœur se serrait. Une sensation d'oppression le prenait à la gorge et l'étouffait. Bien souvent, dans ces moments de solitude, la tête enfouie contre l'oreiller ; il pleurait silencieusement.

Ce matin-là, les rayons du soleil, qui filtraient à travers les rainures de la fenêtre, l'invitaient docilement à sortir du lit. Il entendit, au-dehors, sa mère qui s'affairait à ses occupations quotidiennes, entrecoupées d'incessants toussotements, et tout cela

sous le couvert du gazouillement des moineaux. Il s'étira longuement avant de quitter le lit. Vacilla légèrement, puis s'avança vers le seul robinet d'eau qui se trouvait au fond de la cour.

En buvant son café, peu sucré, il entendit sa mère qui criait presque au bout de la cuisine :

« N'oublie pas de monter chez ta tante pour nous amener un peu de farines. On n'en a plus.

– Oui maman ! Je n'y manquerai pas, répondit-il, d'un air distrait. »

Il se faufila dehors. L'air était sec et l'atmosphère lourde. Il entendit des coups de canon, qui provenaient de la colline surplombant le village. Des fumées noires montaient en tournoyant dans le ciel bleu.

Lorsqu'il atteignit la rue Marcel Cerdan, il s'immobilisa en apercevant une troupe militaire qui se dirigeait droit sur lui. Vêtu de tenue de combat, le peloton marchait au pas cadencé ; le croisa sans aucune malveillance. Il pensa, tout au fond de lui, en se disant : « ce sont tous des assassins. » Puis l'image de Mourad le boulanger réapparut à ses yeux. Ce vieux bonhomme plein de tendresses, qui la semaine dernière, avait été abattu lâchement devant ses propres enfants. C'était horrible. Même après avoir enlevé le corps, une mare de sang s'était coagulée pour former une sorte de tache affreuse, semblant ainsi noircir davantage la face de l'humanité.

Les rues désertes, les fenêtres fermées, les gens s'étaient réfugiés dans les recoins de leurs maisons.

Kader remonta par la rue du pont Ripoll, se dirigea vers la maisonnette de sa tante. Arrivé au seuil de la porte, il la poussa. Le bruit de crissement de celle-ci provoqua le sursaut de sa tante, qui s'exclama :

« Tu m'as fait peur, petit bonhomme ! Puis ajouta avec une certaine compassion. N'as-tu pas peur de courir comme cela, dans les rues ? Ta mère est vraiment inconsciente de t'envoyer dehors avec tous ces coups de canon. Tu les entends ! »

Kader fit un geste de la main comme s'il voulait chasser un insecte opportun. Il reçut de sa tante une petite bourse de farines et quelques morceaux de sucre. Il mit la bourse sur son dos et sortit en embrassant une dernière fois sa tante-bienfaitrice.

Au retour, il rencontra Mourad, son ami intime :

« Tu viens, on va ramener ceci à la maison, dit Kader en montrant la bourse.

– Tu entends ces coups de canon ! Ils tirent sur la montagne d'en face. Il paraît qu'il y a beaucoup de moudjahidines, s'exclama Mourad. »

Kader surprit, rétorqua :

« Qui t'a dit ça ?

– Oh ! J'ai entendu l'épicier de notre rue qui en parlait à Meryem, la grand-mère de Hakim, tu connais !

– Des mensonges ! répondit Kader, il ajouta d'un air fier, ils ne trouveront rien sur cette montagne ! Les moudjahidines sont partis depuis longtemps. Ma mère m'a dit que les moudjahidines attaquent seulement la nuit. Et puis, pendant le jour,

ils se cachent. Les soldats français. Ils ont peur d'aller sur la montagne... Alors ils tirent aveuglément des coups de canon. Ils tirent, juste pour faire peur. »

Il y avait dans ce village, une ruelle principale qui le soir se remplissait de gens composés de colons et de pieds-noirs. Deux bars situés, l'un en face de l'autre, étaient bondés tous les soirs.

C'était l'endroit idéal pour eux. À la fois, pour se réunir, s'amuser et se reconforter mutuellement dans un climat qui leur permettait de se sentir rassurés.

Certains, parmi eux, affichaient directement leurs animosités et leurs haines envers la communauté algérienne, ces indigènes indésirables.

Kader avait toujours l'habitude de remonter cette grande avenue, où des orangers bien alignés tout le long des deux rives ornaient merveilleusement l'aspect de ce paysage campagnard.

Quelques jours plus tard, devant la devanture du bar de Lopez, ils avaient ramené un moudjahid à moitié vêtu, mort, la bouche béante. Cet homme avait été exposé devant ce bar, et tout autour de lui, il y avait ces Colons qui riaient allègrement, en se moquant ostensiblement de ses parties inférieures dénudées. Quand Kader avait vu cela, une boule de colère l'étrangla. Ses yeux s'humectèrent de larmes, son cœur palpita et toute son âme fut plongée dans une tristesse infinie. Un dégoût profond de l'humanité l'envahit. Cette injustice le révolta tellement qu'il douta un instant de l'existence de Dieu. L'homme,

en question, était un habitant du village, qui avait rejoint le maquis. Il avait une barbe hirsute, des cheveux noirs imprégnés de glaises, des yeux grands ouverts, sa tête pondue sur le côté droit. Il était habillé d'une chemise bleue. Un pantalon en lambeaux qui découvrait ses parties intimes. C'était l'image d'un homme humilié, après et au-delà de la mort.

Ce soir-là, Kader ne dormit pas de sitôt. L'image de cet homme martyrisé lui revenait souvent à l'esprit. Il n'arrivait pas à la chasser. Elle l'envahissait entièrement, et malgré lui, il se prit à sangloter silencieusement, le visage enfoui contre le traversin, de peur de réveiller sa petite mère.

Une idée, petit à petit, germa dans sa tête, se concrétisa et finalement naquit totalement dans son esprit. J'irais au maquis, se dit-il, à part soi, je combattrais ces maudits colonialistes.

Le lendemain, il commença à faire ses préparatifs pour cette action. Il vida son cartable et y mit un pantalon, un couteau, une boîte d'allumettes, un morceau de pain, quelques dattes et une bouteille d'eau. Il enfouit tout cela dans son cartable qui se ferma difficilement, puis il le dissimula soigneusement dans un des recoins de leur jardin. Il décida de partir, dès l'aube. Repensa à son père et songea qu'il aurait certainement approuvé cette décision. Puis au diable, toutes ces questions idiotes. Il se sentit assez grand pour prendre les décisions opportunes. En outre, mon père, pensait-il, encore à moi ? Il ne s'est même pas soucié de mon sort, et ce,